

point du jour. » Au sous-officier Hans, il l'obligea de traîner sa pièce vers la Cruz, parce « qu'un détachement s'était soulevé dans cet endroit; » le retira de ce poste et le retint prisonnier, laissant la pièce à la garde de nouveaux soldats. Enfin chacun décrivit la manière dont il avait été fait prisonnier, et tous désignèrent Lopez comme étant l'auteur de tous ces faits. »

La déclaration du commandant L. Echeagaray du 3^{me} bataillon Marquez n'est pas moins convaincante : — « Mon bataillon, dit-il, était de service dans la nuit du 14 au 15 mai, et il n'était resté dans les corridors de l'hôpital qu'une quarantaine de prisonniers qu'on nous avait donnés pour remplacer les vides. Il était environ quatre heures et demie du matin, lorsqu'un officier de la garde de prévoyance de ma troupe, le lieutenant Molinarès, entra dans mon logement, situé en face de la caserne de la Cruz, et me dit : « Major, il paraît que l'ennemi est dans le jardin et le cimetière. » Au moment où je sortais pour me transporter à la caserne, je vis un corps de troupes qui longeait le côté droit de l'église, se dirigeant vers les pièces d'artillerie qui se trouvaient sur la petite place près de l'entrée de ma caserne. Je demandai à Molinarès quelle était cette troupe; il me répondit qu'elle lui semblait être ennemie. En même temps, je la vis s'emparer de l'artillerie.

« En arrivant à la porte de la caserne, j'y trouvai le général Castillo, qui venait probablement de son logement. Nous allions entrer quand nous en vîmes sortir Lopez, qui avait fait déposer les armes aux quarante hommes dont j'ai parlé. Le général Castillo demanda à Lopez : « Qu'y a-t-il, colonel? » Celui-ci ne répondit pas, vint à moi et me dit : « Sauvez le général, tout est perdu. » Alors je lui dis que j'irais réunir quelques piquets de mon bataillon qui défendaient la ligne fortifiée, pour voir ce qu'il y aurait à faire. « Non, non, me dit-il, que tout reste dans le même état. » Plusieurs chefs républicains, que je ne connais pas, se trouvaient là pistolet en main. Je m'effaçai et volai aux postes les plus proches,

où il y avait de la troupe de mon bataillon pour la rallier; mais ce fut en vain, car Lopez, à la tête d'une colonne ennemie accompagnée de ces mêmes chefs, se dirigeait à tous les points occupés par nos troupes, les enveloppait et les désarmait.

« Je crois que la confusion fit qu'on ne nous fit pas prisonniers alors. Je suivais Lopez, qui exécutait avec une grande activité les opérations dont j'ai parlé, jusqu'à Saint-François, où je le laissai. Lorsque je descendais la grande place, je vis défiler dans la même direction les piquets de troupe impériale, *Explorateurs de Mexico*, les hussards, l'escorte de l'empereur et la petite troupe que commandait Jablonski. Les trois premiers piquets furent arrêtés, entourés, obligés de mettre pied à terre et de livrer leurs armes; mais Jablonski, avec sa section, criant « Vive la liberté! » passa librement, et tournant à droite, s'achemina vers la *Congregacion*, où je fus fait prisonnier. »

« Aux premières lueurs du jour l'empereur était sur pied, dit un témoin oculaire de cette tragédie, et presque aussitôt il apprit qu'un événement extraordinaire s'était accompli. Réveillant le prince de Salm-Salm, son aide de camp, Maximilien se dirigea vers l'enceinte extérieure du couvent; mais à peine eut-il fait quelques pas qu'un détachement de soldats, conduit par le colonel Rincon Gallardo, l'entoura. Lopez accompagnait ce détachement; ce fut lui qui désigna le prince à ses ennemis, en s'écriant d'une voix rauque : « C'est lui! saisissez-le! » C'est alors qu'un incident eut lieu. Le colonel Gallardo, brave soldat qui ne paraissait pas goûter la trahison de Lopez, se dirigea vers Maximilien et lui dit : « Vous êtes un particulier, et non pas un soldat; nous n'avons rien à vous dire. Partez! » Et en disant ces mots, il poussa le prince hors du couvent. Cinq minutes plus tard, je rencontrai Maximilien qui paraissait n'être pas encore revenu de sa surprise. Il se dirigeait à pied, le plus rapidement possible, vers le Cerro de la Campana, à l'autre extrémité de la ville.

« Vers ce même point, les officiers et les soldats impérialistes qui n'avaient pas encore été capturés se dirigeaient confusément, poursuivis par la cavalerie ennemie.

« Jusqu'alors, quelques coups de feu seulement avaient été tirés. Le général Corona, toujours prompt dans ses mouvements, avait fait entrer dans le couvent d'abord, et ensuite dans la ville, la plus grande partie de l'armée libérale. Il avait ainsi pris à revers toutes les positions impérialistes, dont les défenseurs jetaient leurs armes en criant : *Viva la libertad!* Mais Miramon n'était pas disposé à se soumettre aussi facilement. Ralliant une partie du régiment de l'impératrice, qu'il rencontra dans la *calle de las Capuchinas*, la plus large rue de la ville, il tint tête aux assaillants. Un des premiers coups de feu atteignit Miramon au visage, au dessous de l'œil gauche, le privant ainsi momentanément de la vue. Avant qu'il eût repris ses sens, tous ses soldats s'étaient rendus, et lui-même était prisonnier dans une maison voisine.

« Pendant ce temps, Maximilien avait gagné le Cerro de la Campana, colline fortifiée qui commande la partie nord de la ville; il avait été rejoint par les généraux Mejia, Castillo et Avellano, par le prince de Salm-Salm et par plusieurs autres de ses officiers; mais il devint bientôt évident que toute résistance était impossible. Quatre bataillons d'infanterie et toute la cavalerie libérale environnaient le Cerro.

« Le pavillon blanc fut alors arboré, et l'empereur, avec tout son état-major, se rendit au général Corona. On permit aux prisonniers de conserver leurs chevaux, leurs armes et leurs effets personnels, et quelques heures plus tard, on les conduisit au couvent de la Cruz.

« Les premières compagnies de l'avant-garde mexicaine qui étaient entrées dans la ville avaient commis quelques excès; on signalait plusieurs maisons pillées et des personnes dévalisées dans les rues; mais dès l'arrivée des officiers généraux, l'ordre fut rétabli. »

Du couvent de la Cruz, l'empereur fut conduit avec ses

officiers à celui de Santa-Teresita, où, pendant trois jours ils dormirent sur la terre nue, et reçurent une nourriture grossière et même insuffisante. On les transféra ensuite au couvent des Capuchinas où les amis des prisonniers leur firent parvenir des aliments, du vin, des vêtements et quelques objets de première nécessité.

Le siège de Queretaro avait duré soixante-huit jours. Dans l'enceinte de la ville, les vivres étaient devenus rares au commencement de mai, et les habitants comme la garnison souffrirent beaucoup de cette pénurie. L'empereur vivait comme un simple soldat, plein d'espoir, d'illusions et d'abnégation, s'exposant au danger avec une insouciance étrange. Sa conduite n'a cessé d'être un exemple de courage chevaleresque et un sujet d'admiration pour tous.

Le 15 mai, Juarez envoya la dépêche suivante au général Bérizabal qui l'expédia aux États-Unis.

« S. Luis Potosi, 15 mai. — *Viva la patria!* Queretaro est tombée ce matin à huit heures par la force des armes. Maximilien, Mejia, Castillo et Miramon sont prisonniers. — Benito Juarez. »

Il appelait l'or et la trahison « force des armes! » Escobedo dans sa dépêche, oublie également ce détail qui ne devait pas flatter l'orgueil des chefs juaristes. Parmi les généraux prisonniers se trouvait également Mendez, le vainqueur de cent combats, dans le Michoacan. Pris dans la journée du 16 mai, il ne se cacha pas le sort qui l'attendait. Il passa la nuit à écrire à sa famille, et le lendemain matin il fut conduit à l'Alameda et passé par les armes. Suivant l'usage du pays, à l'égard de ce qu'on appelle des « traîtres », on le fusilla par derrière. Il protesta, en disant qu'il voulait affronter la mort en face; mais l'officier commandant le peloton lui répondit qu'il devait obéir à ses ordres. — « C'est bien, dit Mendez, faites! » Puis il s'agenouilla tranquillement en tournant le dos aux soldats chargés de l'exécution. Quatre hommes sortirent des rangs et firent feu. Le condamné n'ayant pas été atteint mortellement, se releva et fit

signe de tirer à la tête. Le caporal alors lui appliqua le canon de son fusil contre l'oreille et lui fit sauter la cervelle. Ainsi mourut Ramon Mendez, un des Indiens les plus éminents de cette époque.

M. Lago, chargé d'affaires de l'Autriche, M. Curtopassi, chargé de la légation d'Italie, M. Hoorickx, chargé de la légation belge, et M. Forest, consul de France, se rendirent à Queretaro pour intercéder en faveur de l'empereur Maximilien. M. le baron Magnus, ministre de Prusse à Mexico, fit à Queretaro comme à S. Luis Potosi des prodiges d'activité, d'instances et de démarches de toutes sortes pour obtenir la vie sauve à l'auguste prisonnier. Quant aux démarches du gouvernement autrichien, personne ne les ignore, elles ont été consignées dans la *Gazette officielle* de Vienne du 1^{er} juillet. Voici la note de ce journal :

« Il n'est pas sans intérêt de connaître les démarches que le gouvernement impérial autrichien a entreprises depuis plusieurs mois, dans le but de conjurer la terrible catastrophe dont la nouvelle vient d'arriver ici.

« Déjà au moment de la retraite des troupes françaises, S. M. l'empereur d'Autriche, partant de cette pensée que l'empereur Maximilien quitterait Mexico en même temps que le maréchal Bazaine, jugea opportun d'examiner la question de savoir s'il n'y avait pas lieu de rendre à l'empereur Maximilien le retour plus facile en le réintégrant dans tous les droits d'agnat auxquels il avait renoncé avant son départ pour Mexico. S'il ne fut pas donné suite immédiatement à cette idée, la raison en est que, sans parler d'autres droits légitimement acquis qui étaient en question et qui demandaient un mûr examen, l'empereur Maximilien restait à Mexico et continuait la lutte avec les forces indigènes qui étaient à sa disposition.

« Lorsque la nouvelle de sa capture parvint ici, tout fut mis en œuvre pour provoquer en sa faveur une intervention diplomatique de toute l'Europe.

« Déjà auparavant, l'ambassadeur d'Autriche à Washing-

ton avait reçu mission de s'adresser au gouvernement des États libres de l'Amérique du nord et de faire appel à leur intervention et à leur action diplomatique pour le cas où un danger aurait menacé l'empereur Maximilien.

« On sait que M. Seward a donné suite à cette instance, et que le gouvernement américain employa alors ses bons offices dans ce sens auprès de Juarez.

« Lorsque la capitulation de l'empereur Maximilien eut été connue, la France, l'Angleterre, la Russie et la Prusse chargèrent leurs ambassadeurs à Washington de joindre leurs efforts à ceux de l'ambassadeur autrichien à l'effet de sauver la vie de l'empereur.

« Toutes les puissances s'employèrent dans ce sens, et la reine Victoria, en particulier, ajouta qu'il s'agissait de « sauver la vie à un proche parent qui lui était cher. »

« Un motif d'espérer s'offrit encore, lorsqu'on eut appris ici les raisons à l'aide desquelles l'ambassadeur de Juarez à Washington, Romero, essayait de justifier les mesures rigoureuses prises contre l'empereur Maximilien. Ces raisons s'appuyaient essentiellement sur la considération que l'empereur Maximilien demeurerait toujours prétendant, qu'il continuerait à rassembler autour de lui les personnages turbulents du Mexique et, par suite, à maintenir le pays dans un état permanent d'agitation. Dès lors il fut résolu, sans retard, dans le conseil de la famille impériale autrichienne, que l'empereur Maximilien rentrerait dans tous ses droits de dernier agnat, qu'on s'appliquerait à obtenir de lui la plus complète renonciation à ses droits comme empereur du Mexique et à fournir les garanties nécessaires pour l'accomplissement et l'exécution de cette renonciation.

« On expédia télégraphiquement à l'ambassadeur autrichien à Washington des instructions dans ce sens.

« M. Seward s'est empressé à nouveau d'employer activement ses bons offices. Malheureusement, les nouvelles qui viennent d'être publiées attestent que les efforts ont été sans

succès. La question d'une rançon n'a jamais été soulevée. A la cour impériale autrichienne on eût été pleinement disposé à acquitter une rançon. Mais ici, la plus grande prudence était commandée. Il fallait éviter d'éveiller la pensée d'un empiétement sur la juridiction du conseil de guerre qui avait ouvert le procès; ce qui aurait aggravé la situation de l'empereur Maximilien. Cette dernière considération prévalut aussi lorsque fut agitée la question de savoir s'il n'y avait pas lieu d'envoyer à Juarez une personne de confiance. On renonça à ce parti, attendu que, abstraction faite de la tournure fâcheuse que cette démarche aurait pu donner à la destinée de l'empereur Maximilien, Juarez lui-même aurait été compromis si elle avait été découverte. »

Je ne sais si le gouvernement américain a fait, dans cette circonstance, ce qu'il aurait dû, ce qu'il aurait pu, ce qu'il avait promis de faire. M. Seward chargea M. Campbell d'aller auprès de Juarez obtenir la vie de l'empereur; M. Campbell resta à la Nouvelle-Orléans et envoya un courrier à sa place. Si M. Seward avait voulu sauver la vie de l'empereur il l'aurait sauvée; Juarez, dans la situation où il se trouvait vis-à-vis des États-Unis, ne pouvait refuser cette demande. Mais la mort de l'empereur devait à tout jamais terminer les interventions européennes au Mexique et laisser ce pays devenir pacifiquement la proie des États-Unis; M. Seward laissa M. Campbell se promener à la Nouvelle-Orléans et ne confia pas la mission dont il l'avait chargé à un autre fonctionnaire. Quand on réfléchit au temps écoulé entre la capture de l'empereur et son exécution, il est permis de croire que Juarez attendait des États-Unis sinon des ordres, au moins des instructions sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard de Sa Majesté. La postérité jugera le gouvernement des États-Unis dans cette triste circonstance, mais il est douteux qu'elle le disculpe d'une terrible responsabilité relativement à la mort de ce malheureux prince.

La dépêche de M. Lago sur les événements de Queretaro, est trop importante pour ne pas la publier ici. En voici le texte :

« Mexico, le 25 juin 1867. — J'espère que Votre Excellence aura reçu ma lettre du 30 du mois dernier, et je me permets de lui rendre un compte abrégé des événements survenus depuis, autant que le temps et les circonstances me le permettent, en me réservant de donner plus tard des communications plus détaillées.

« Malgré les obstacles que le lieutenant général Marquez mit à mon départ, j'ai pu quitter Mexico le 31 du mois dernier, par le canal Chalco, et après un voyage de trois jours, arriver à Queretaro dans la nuit du 3 juin. Dès le lendemain, j'obtins du général en chef Escobedo l'autorisation de voir l'empereur aussi souvent que je le désirais. Je me rendis aussitôt dans la prison du couvent de las Capuchinas, où je trouvai Sa Majesté étendue sur un lit, malade de corps (dysenterie), mais saine d'esprit et courageusement résignée.

« Des centaines de soldats étaient couchés sur les escaliers et dans les corridors qu'il fallait traverser pour se rendre auprès de Sa Majesté, de manière qu'il fallait littéralement leur passer sur le corps. La chambre elle-même était une cellule qui se trouvait au bout d'un corridor au premier étage, longue d'environ dix pas et large de trois; elle ne contenait rien qu'un lit de camp, une armoire, deux tables, un fauteuil en jonc et quatre chaises en jonc; le sol était carrelé grossièrement; il y avait une porte et une fenêtre donnant sur le corridor.

« Devant la porte se trouvait un factionnaire; devant la fenêtre un officier couchait sur un paillason. La nuit, un général et trois colonels faisaient sentinelle, le revolver à la main, devant la chambre impériale.

« Les deux généraux impériaux Miramon et Mejia étaient détenus dans deux cellules voisines de celle de l'empereur, et avaient la faculté de converser librement avec leur souverain. Non loin se trouvaient, non pas comme prisonniers, le docteur Basch, médecin particulier de Maximilien, et deux serviteurs européens.

« A partir du moment de mon arrivée, j'ai eu presque

chaque jour des entrevues de plusieurs heures avec Sa Majesté, qui m'a traité sans cesse de la manière la plus gracieuse et la plus bienveillante. Sa Majesté vit très souvent aussi mes collègues également arrivés à Queretaro, le ministre résident de Prusse, le chargé d'affaires belge, M. F. Hoorikx, et le chargé d'affaires italien, M. Curtopassi, et montra également à ces messieurs beaucoup de grâce et d'amabilité.

« Dans l'intervalle, nous avons acquis, en raison de la tournure grave et désespérée des choses, la conviction que les deux avocats, Riva Palacio et Martinez de la Torre, venus de Mexico, agiraient à San-Luis, le siège du gouvernement républicain, et, par suite, le lieu où serait prise la décision définitive, avec plus d'efficacité, dans l'intérêt de la cause de Maximilien, qu'à Queretaro, où les deux autres avocats, Ortega et Vasquez, devaient rester.

« Peu de temps après l'arrivée des deux premiers avocats à San-Luis, nous apprenions d'eux, par le télégraphe, que leurs efforts avaient complètement échoué, et que l'on avait refusé de prononcer, ainsi qu'ils l'avaient demandé, l'incompétence du tribunal destiné à juger l'empereur.

« Ce tribunal était composé de six capitaines et présidé par un lieutenant-colonel. Par contre, les avocats avaient proposé que l'affaire fût renvoyée devant un conseil de guerre composé de généraux ou devant le congrès national.

« A la suite des nouvelles décourageantes que les avocats nous firent parvenir le jour même par une estafette de San-Luis, M. de Magnus, représentant de la Prusse, partit immédiatement pour cette ville pour y tenter un dernier effort, en vue d'un meilleur résultat ou pour obtenir du moins une suspension de la procédure judiciaire. Pour ne rien négliger, de mon côté, de ce qui pouvait être utile au malheureux prisonnier impérial, j'offris, bien que je ne fusse pas appelé à San-Luis par le télégraphe, d'y accompagner mon collègue prussien, d'autant plus que le chancelier de celui-ci était à Queretaro assez gravement malade.

« Ce ne fut qu'après la déclaration solennelle faite par les

deux avocats, qui étaient restés devant moi et mes collègues, que la présence d'un représentant autrichien à San Luis ne pourrait que nuire à la cause de l'empereur, que je renonçai au projet d'y aller, ce dont Sa Majesté me remercia vivement le même soir, puisqu'elle avait beaucoup plus besoin de moi à ses côtés. L'empereur ne fondait aucun espoir sur les négociations commencées à San Luis et n'attendait avec raison, comme la suite l'a montré, absolument rien de ce côté pour sa vie et son honneur.

« Le 12 et le 13, le procès commença dans le théâtre de la ville; le conseil de guerre se trouvait, comme les accusés, sur la scène, les auditeurs dans les stalles et les loges; le théâtre était faiblement éclairé. Comme Sa Majesté, à cause de son état maladif, mais principalement par un sentiment d'honneur blessé, ne voulut paraître en un tel lieu à aucune condition, à moins de l'emploi de la force, on suspendit la procédure à son égard et on commença par les généraux Miramon et Mejia, qui furent forcés, en effet, de paraître sur la scène.

« Le 14 au matin, enfin, commença le plaidoyer des avocats impériaux, après que ceux-ci eurent prouvé que le procès pouvait avoir lieu et le jugement être prononcé légalement sans que l'accusé parût en personne devant ses juges. Je serai plus tard en position de rendre compte avec plus de détails, à Votre Excellence, des treize points d'accusation et de la défense. Outre l'usurpation du pouvoir suprême, la guerre civile, etc., le point qui figure en première ligne dans l'accusation est la sanction donnée à la loi du 3 octobre 1865, conformément à laquelle, d'après des notabilités libérales, 40,000 personnes auraient été exécutées depuis cette époque dans le pays.

« Le 14, à neuf heures du matin, un adjudant du général Escobedo vint nous chercher, MM. Hoorikx, Curtopassi, Forest (ancien consul de France à Masatlan et chargé de pouvoirs confidentiels de l'ambassadeur de France) et moi, et nous conduisit au quartier général. Là, l'ordre nous fut

donné de quitter Queretaro dans deux heures. A peine eûmes-nous le temps d'informer Sa Majesté de cette mesure et d'emballer nos effets, quand un second ordre nous enjoignit de quitter la ville immédiatement.

« Un quart d'heure après, une diligence préparée pour nous, nous emmenait hors de Queretaro. Un passe-port nous fut délivré par cet adjudant pour Cuantitlan-Tacubaya, et il nous déclara, au nom du général Escobedo, que si nous ne quittions pas à l'instant Queretaro, ou si nous y revenions avant sept ou huit jours, cela nous coûterait la vie.

« Le 16 au soir, nous arrivâmes après un voyage pénible à Tacubaya, où nous apprîmes que le général Marquez ne songeait nullement à rendre la ville, mais qu'il continuait à dépouiller et torturer les habitants de la manière la plus éhontée, tandis qu'il faisait officiellement annoncer que l'empereur avait remporté de brillantes victoires et qu'il devait arriver d'un jour à l'autre.

« Dans la capitale, la famine avait fait des progrès effrayants; un tiers de la population s'était enfuie vers les points occupés par les libéraux, où régnait une misère immense, d'où d'horribles épidémies commençaient à exercer leurs ravages.

« Dans le camp des libéraux, l'exaspération contre le général Marquez, contre les autres généraux impériaux, et contre les officiers et soldats servant sous leurs ordres, était arrivée à son comble, attendu qu'il était impossible d'admettre qu'ils pussent encore être dans le doute sur le sort de l'empereur. On leur reprochait en conséquence de vouloir l'effusion du sang inutilement et sans chance de succès par pure passion et obstination.

« Tous les officiers supérieurs mexicains et européens se trouvaient donc sur la liste de ceux qui devaient être exécutés après la prise de Mexico. D'autre part, S. M. l'empereur avait désigné à moi, aussi bien qu'à mes collègues, le général Marquez comme le plus grand traître qui, depuis qu'il avait quitté Queretaro, avait toujours agi d'une façon

directement opposée aux instructions qu'il avait reçues de l'empereur. Ainsi l'empereur me dit que le général Marquez n'avait jamais été autorisé à se mettre en marche sur Puebla, mais qu'il avait reçu l'ordre de se rendre, avec la garnison de Mexico et les sommes déposées dans cette ville, à Queretaro, où il aurait offert alors à l'armée principale des libéraux une bataille décisive, dont l'issue lui aurait certainement été favorable.

« Après qu'on eut attendu vainement pendant quelques semaines le retour du général Marquez, on avait pris la résolution, après de nombreux combats toujours heureux contre l'armée assiégeante, six fois plus nombreuse, d'abandonner Queretaro et de marcher sur Mexico; on devait partir le 15 au matin; mais à trois heures du matin, le traître Lopez, jusque-là un grand favori de l'empereur et commandant du couvent fortifié de la Cruz, avait introduit l'ennemi dans ce point qui domine tout Queretaro.

« L'empereur me raconta lui-même, que dans l'intention d'y réunir ses troupes, il s'était rendu à la colline bien fortifiée Cerro de la Campana, qui se trouve à l'ouest de la ville.

« Là, il aurait attendu le général Miramon; mais celui-ci avait dans l'intervalle reçu une forte blessure au visage et avait été fait prisonnier. Ainsi se passa sans aucun profit le temps précieux qui aurait pu être utilisé pour s'ouvrir un chemin et pour fuir. Lorsque l'empereur apprit le sort de Miramon, il n'y avait plus à songer à la fuite.

« La plus grande partie des troupes impériales, qui pendant le siège s'étaient montrées si braves et si fidèles, avaient été surprises et se trouvaient prisonnières et dispersées. Même le général Mejia conseilla à l'empereur de se rendre, puisque des colonnes d'assaut ennemies s'approchaient de toutes parts sous une terrible grêle de mitraille. L'empereur prit alors lui-même le drapeau blanc, puis il se rendit au général Riva Palacio, le fils de son avocat actuel.

« Quatre jours auparavant, le colonel Lopez, ce traître,